Journal de Roubaix

Quarante-huitième année. — N° 125. Directeur-propriétaire : ALFRED REBOUX MARDI 5 MAI 1903.

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes . . . . . Trois mois..... 5 francs — Six mois..... 9 — — Un an..... 18 —
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

5 Centimes

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ; TOURCOING : 5, rue Carnot
ÉDITION DU MATIN

5 Centimes

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix..... Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71
A Tourcoing..... Aux bureaux du journal, rue Carnot, 5 :
A Mouscron..... Chez M. Henri Leroux, rue de la Station :
A Paris et à Bruxelles Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des gares et dans les principaux kiosques.

CAUSERIE MÉDICALE

L'électricité dans la thérapeutique médicale. Ses progrès à l'étranger. — Le traitement de la goutte, du rhumatisme, des névralgies, de l'obésité par la chaleur et la lumière électriques. — La douche électrique chez les migraineux. — Guérison des maladies des voies respiratoires. — Inhalations électro-médicamenteuses. — La toux et la phonie

Depuis l'entrée de l'électricité dans le domaine médical, un progrès sensible a été obtenu dans la thérapeutique de bon nombre de maladies, particulièrement des affections nerveuses. Il ne semble pas, cependant, jusqu'à présent, que les résultats acquis grâce à cette puissance nouvelle soient en rapport avec ceux que doivent laisser espérer ses merveilleuses applications industrielles.

Si, en France, le traitement par l'électricité est encore peu connu et insuffisamment appliqué, il est loin d'en être de même à l'étranger. L'étude de cette question s'y développe chaque jour : des Instituts se créent où des soins sont donnés avec intelligence et profit.

Après la communication d'Edison au Congrès de Berlin en 1890, les courants galvaniques furent utilisés pour transporter les médicaments dans les tissus et amener la résorption des engorgements articulaires. Les docteurs Cleave et Kellogg, de New-York, songèrent bientôt à utiliser, ainsi que la lumière solaire, la lumière électrique, comme agent thérapeutique ; ils l'appliquèrent dans le traitement de la goutte, du rhumatisme, des névralgies, du lombago, etc.

Les docteurs Gilhardt et Below, à Berlin, les professeurs Winternitz, à Vienne, et Finsen, en Danemark, employèrent la méthode dans leurs services hospitaliers, la généralisèrent à leur clientèle. Il devint nécessaire d'organiser des installations dans les principales stations thermales d'Autriche et d'Allemagne où chaque saison furent donnés des milliers de bains.

En France, c'est à Lyon où la méthode, pour la première fois, fut installée par le docteur Imbert de la Touche.

Le malade est placé dans une caisse, la tête seule émergeant, et soumis à l'action de lampes électriques de 16 bougies. Au bout de quelques minutes une transpiration abondante se manifeste, un bien-être général s'établit et quelques séances suffisent pour produire une diminution des gonflements périarticulaires, un soulagement des douleurs, une souplesse plus grande des jointures.

Les bains lumineux sont également efficaces contre l'obésité. Dans ce cas, les rayons lumineux sont projetés grâce à un jeu spécial d'interrupteurs, sur la partie du corps où ils doivent agir. Rapidement une transpiration énergique s'établit, pouvant produire une diminution de poids de 500 gr. par séance, sans aucun accident congestif ou circulatoire à redouter, la température ne dépassant jamais 40°.

En plus des bains lumineux et de chaleur, on trouve dans l'Institut du docteur Imbert de la Touche un traitement intéressant de la névralgie et de la migraine périodique, triste apanage des arthritiques. Ces phénomènes douloureux sont presque instantanément soulagés par la douche électrique, même dans les cas les plus violents.

Le malade placé sur un tabouret isolant est mis en communication avec une machine électrique : une plaque munie de pointes aiguës et disposée au-dessus du cuir chevelu. Il s'en dégage des effluves qui environnent complètement la tête, donnant une sensation de fraîcheur indéfinissable et apaisant en quelques minutes les douleurs les plus intenses.

Mais une des plus curieuses applications de l'électricité faites par le docteur Imbert de la Touche est le traitement des maladies des voies respiratoires, particulièrement de l'aphonie, de la raucité de la voix et de la toux par les inhalations électro-médicamenteuses.

L'exposé de cette méthode, due au docteur Imbert de la Touche, a été adressé à l'Académie de médecine, en septembre 1896, et l'appareil inhalateur présenté à la Société de biologie, en mai 1897, par le professeur d'Arsonval, membre de l'Institut. En 1898, l'appareil était adopté à l'hôpital militaire Desgenettes, à Lyon.

Ce traitement transporte directement dans les poumons, à l'aide de l'électricité, des substances médicamenteuses et antiseptiques.

Le malade assis dans un fauteuil est mis en communication avec une machine électrique ; en face de la bouche on place une ampoule en verre terminée par un tube effilé, renfermant des essences variées suivant les cas. Il reçoit aussitôt un jet continu d'effluves chargées de ces essences qui pénètrent ainsi dans les bronches, en exerçant, avec le concours de l'ozone, une action bienfaisante, et en réalisant ainsi une véritable antisepsie des voies respiratoires.

La respiration devient plus ample, la toux et l'expectoration diminuent, la voix s'éclaircit. Une seule séance produit un notable changement, et quelques unes guérissent les états les plus rebelles.

C'est la méthode de choix pour les soins et le développement de la voix parlée et chantée. Dans l'enrouement simple et la fatigue des cordes vocales les effets sont le plus souvent d'une extrême rapidité.

Ce mode d'électrisation possède une action sur le timbre, la hauteur et l'intensité de la voix. Le son augmente d'ampleur et de ton, la respiration est plus profonde, les notes sortent avec plus de facilité et de puissance.

Dr SYLVIO.

INFORMATIONS

CONGRES DES AGENTS DE POSTES ET TÉLÉGRAPHES

Paris, 3 mai. — Le Congrès annuel de l'Association générale des agents des Postes et Télégraphes s'est ouvert ce matin à la Bourse du travail. Les délégués sont au nombre de 195, représentant 80 départements, et 16.000 adhérents. La séance de ce matin était présidée par M. Portel, président de l'Association, assisté de M. Mazeau, secrétaire général. Elle a été consacrée à l'appel nominal des délégués.

Dans la séance de cette après-midi, à l'annexe de la Bourse, rue Jean-Jacques-Rousseau, il a été procédé à la vérification des pouvoirs des délégués.

La discussion des questions de l'ordre du jour commencera demain et se poursuivra mardi. Le Congrès se terminera mardi soir par un banquet présidé par MM. Trouillot et Bérard.

CHEZ LES SAUVETEURS

Paris, 3 mai. — Cet après-midi, a eu lieu, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, devant une très nombreuse assistance, l'assemblée générale de la Société centrale de sauvetage des naufragés.

M. Charles Roux, ancien député et administrateur de la société, donne lecture de son très intéressant rapport sur les travaux, c'est-à-dire sur les bienfaits accomplis par la Société centrale de secours aux naufragés. Le total des navires sauvés ou secourus depuis la fondation de l'association jusqu'au 1er mars 1903 s'élève à 1.154 et le nombre des personnes sauvées à 13.308. M. Charles Roux termine en donnant lecture du palmarès. Le prix Emile Robin est décerné au lieutenant de vaisseau Guignes, commandant le *Brésil*, des Messageries maritimes ; le prix Chauchard est décerné à M. Jean Delannoy, patron du canot de sauvetage de Calais, qui reçoit en outre une médaille d'or fondée par Mme la générale Reziat. L'assistance acclame longuement tous les lauréats. L'exposé de la situation financière a été fait par M. Merveilleux de Vignaux, administrateur. L'amiral Duperre a terminé par des remerciements à tous. La cérémonie a pris fin à 5 heures.

LA CULTURE DU COTON DANS L'OUEST AFRICAIN

On écrit de Liverpool qu'on croit dans cette ville à la possibilité d'introduire la culture industrielle du coton dans l'Ouest africain britannique. Une société qui s'est fondée a réuni 750.000 francs. Pour la Nigéria septentrionale, les rapports de sir Frederick Lugard sont encourageants. Il en est de même au Lagos. Au Gold Coast on est moins optimiste : il en est de même pour Sierra-Leone. Quelques échantillons importés de la Gambie anglaise se sont vendus au même prix, sur le marché, que le coton américain moyenne classe. On se montre très enthousiaste à ce sujet dans les cercles ouest-africains et cotonniers. Des experts travaillent actuellement dans toutes les colonies anglaises à la côte.

TROUBLES GRAVES EN PERSE

Teheran, 3 mai. — La population de Méchhed, capitale de la province Khorassan et l'une des villes les plus importantes de la Perse, vient de se soulever à cause de la cherté du pain. Le peuple a pillé les dépôts des céréales de l'Etat. La force armée est incapable de réprimer les désordres.

GRAVES DÉSORDRES EN RUSSIE

A Kischineff. — Détails circonstanciés. — Le bilan de l'émeute

Saint-Pétersbourg, 3 mai. — Des comptes-rendus circonstanciés qu'on reçoit maintenant de Kischineff, donnent des renseignements complémentaires terribles sur les événements du dimanche et du lundi de Pâques.

La population juive a été livrée à une foule fanatique. Certaines parties de la ville semblent avoir été ravagées par des barbares. Les boutiques et les magasins de plusieurs rues ont été complètement démolis.

Pendant les émeutes, après que les quartiers juifs eurent été mis à sac, on pouvait voir des hommes dans les rues enlevant leurs habits en lambeaux et les remplaçant par des habits neufs volés aux juifs.

De grandes quantités de marchandises ont été emportées par des voleurs hardis, et ce qu'on ne pouvait pas emporter a été détruit.

On estime que pendant ces deux jours, trente-sept juifs ont été tués, soixante-deux ont été dangereusement blessés et environ deux cent cinquante ont reçu des blessures légères.

LE ROI D'ANGLETERRE A PARIS

TROISIÈME JOURNÉE

Au temple de la rue d'Aguesseau

Paris, 3 mai. — Le roi Edouard s'est rendu ce matin, à 11 heures, au temple de la rue d'Aguesseau. Il a quitté l'ambassade, accompagné par sir Edmund Monson et par M. Austin Lee, premier secrétaire. Le roi était à pied ; il portait une redingote, sur laquelle se détachait la rosette de la Légion d'honneur et était coiffé du chapeau haut-de-forme. Il tenait une canne à la main.

Derrière le souverain, marchaient, en tenue civile, les attachés de l'ambassade britannique. C'est dans ces conditions que le roi a franchi la courte distance qui sépare l'hôtel de l'ambassade de l'église anglicane.

Les abords du temple avaient été évacués. Les gardes républicains, placés de distance en distance, sur les trottoirs, rendaient les honneurs.

Les curieux, qui avaient pris place derrière les barrages, ont salué respectueusement le roi à son passage. Quelques cris de : « Vive le roi ! » ont été poussés.

A son arrivée au temple, Edouard VII a été reçu par le Révérend Noyes, chapelain, entouré de trois autres pasteurs.

Tandis que la maîtrise chantait un cantique, le roi a été conduit processionnellement au fauteuil qui lui était réservé dans le chœur, à gauche en regardant l'autel. Non loin du roi, se tenaient les personnes de sa suite qui occupaient des chaises placées du même côté que le fauteuil du souverain. L'ambassadeur, sir Edmund Monson, ayant auprès de lui le personnel de l'ambassade, faisait face au roi, et se trouvait, par conséquent, du côté droit en regardant l'autel.

Le cantique chanté pendant la procession était celui de : « Marchez, soldats chrétiens ! »

Le service a été célébré comme à l'habitude ; mais il a dû être cependant un peu écourté, pour éviter que la cérémonie ne fût trop longue.

Le Révérend Noyes a prononcé le sermon et, à l'offertoire, un motet a été chanté.

Au moment où le roi s'est levé pour regagner la porte de sortie du temple, les chantres et les chœurs ont entonné le *God save the King* que l'assistance chantait également.

Edouard VII a quitté le temple à midi. Il est rentré à pied à l'ambassade, accompagné par sir Edmund Monson et les personnages de sa suite.

Peu de curieux se trouvaient au passage du roi, les rues d'Aguesseau et du faubourg Saint-Honoré avant été complètement évacuées et barrées pendant toute la durée de la cérémonie religieuse.

Des Anglais qui se tenaient aux fenêtres des maisons voisines ont vivement acclamé leur souverain. Des cris de : « Vive le roi ! » ont été poussés au moment où Edouard VII rentrait à l'ambassade.

Le déjeuner du ministère des affaires étrangères

Paris, 3 mai. — M. Delcassé offrait aujourd'hui un déjeuner en l'honneur du roi.

Edouard VII a quitté l'hôtel de l'ambassade à une heure un quart. Il avait pris place dans un coupé découvert ; sir Edmund Monson était à sa gauche. La suite du roi et les membres de l'ambassade suivaient dans des calèches.

Une foule nombreuse de curieux, des loueurs de chaises, d'échelles, s'étaient rangés, depuis midi, le long de la rue Royale et de la place de la Concorde. Malheureusement pour eux, le cortège royal a gagné le quai d'Orsay par les avenues de Marigny et Nicolas et par le pont Alexandre III. Pont et avenues étaient quasi déserts.

Au ministère des Affaires étrangères, où il est arrivé à une heure et demie, le roi a été reçu, au bas du perron de la cour d'honneur, par le Ministre, M. Delcassé, et par M. Mollard.

Il a été conduit immédiatement dans la grande salle à manger de gala.

La table, qui comptait plus de 100 couverts, était dressée dans la grande salle à manger de gala dont les fenêtres donnent sur les ravissants jardins du Ministère. Elle avait la forme d'un immense rectangle terminé à chaque bout par un trapèze ; un magnifique surtout d'orchidées était placé devant le roi.

Parmi les convives, on remarquait :

L'ambassadeur d'Angleterre, les membres de la suite de Sa Majesté et tout le personnel de l'ambassade d'Angleterre ; les ambassadeurs, à l'exception du général Porter, actuellement en grand deuil, et les chefs de mission diplomatique accrédités en France.

Le Président du Sénat ; le Président de la Chambre des Députés ; le Président du Conseil.

MM. Waldeck-Rousseau, Méline, sénateurs ; MM. Dubief, Etienne, d'Estournelles de Constans, députés ; M. Decrais, sénateur.

MM. le vice-amiral Fournier, le général de Lacroix, le commandant Chabaud, le contre-amiral Cottin, le capitaine de frégate Herber, le lieutenant de vaisseau Hussey.

MM. Claretie, Lavisse, Berthelot, de l'Académie française.

MM. Bornat, Common, Henner, le prince d'Arenberg, Derode, Bodington, Percy, Inglis, le général Dubois, Combarieu, Dervillé, Gay, Noblemaire, de Larminat, etc., etc.

L'orchestre Desgranges s'est fait entendre pendant le déjeuner.

A l'issue du déjeuner du Ministère des Affaires étrangères, le roi a prié M. Delcassé de lui présenter M. Waldeck-Rousseau, ancien Président du Conseil, avec qui il a eu une longue conversation.

Le roi s'est fait également présenter tous les ambassadeurs et ministres accrédités auprès du gouvernement français. Il s'est successivement entretenu avec le nonce, avec M. de Souza-Roza, ministre de Portugal, à Paris, avec la plupart des ambassadeurs et des ministres étrangers, ainsi qu'avec M. le marquis de Soveral, ministre de Portugal à Londres, qu'il connaît depuis longtemps, et plusieurs membres de l'Académie française et de l'Académie des Beaux-Arts.

Il a ensuite demandé à M. Delcassé un entretien particulier. Introduit aussitôt dans le cabinet du Ministre, le roi, après avoir exprimé à M. Delcassé la joie qu'il avait éprouvée à venir en France et ses remerciements pour l'accueil qui lui avait été fait, lui a remis, dans un magnifique écrin, les insignes de grand-croix de l'Ordre de Victoria.

Le retour à l'ambassade

Le roi s'est retiré à 3 h. 45. Il a été salué respectueusement à sa sortie par la foule massée aux abords du ministère des Affaires étrangères.

Dans sa voiture, se trouvaient sir Edmund Monson, ambassadeur d'Angleterre et l'amiral Fournier. Le cortège royal est rentré à 3 heures 50 à l'ambassade en suivant le même itinéraire qu'à l'aller.

Devant le Grand Palais et avenue des Champs-Elysées où une foule énorme était massée, le roi a été l'objet de vives acclamations. Pas d'incident.

Après sa rentrée à l'ambassade, le roi Edouard VII a reçu dans le parc les enfants des écoles anglaises et les femmes hospitalisées au Victoria-Home, à Paris. Les enfants et les vieillards ont assisté à la plantation d'un arbre mis en terre par le roi en souvenir de son séjour à Paris.

Une personne qui approche le souverain de très près, assure qu'il est vraiment très heureux de l'accueil qui lui a été fait à Paris ; il n'a perçu aucune des manifestations — si isolées, d'ailleurs, et si brèves — essayées sur son passage, et c'est très sincèrement qu'il exprimera demain à M. Loubet sa satisfaction et sa gratitude.

Décorations conférées par le gouvernement français

Le président de la République a fait remettre, hier soir à sept heures, les insignes de grand-officier, commandeur, officier ou chevalier de la Légion d'honneur aux officiers et aux personnages de la suite du roi Edouard VII.

Les nouveaux légionnaires portaient ces insignes au dîner de gala de l'Elysée.

Voici la liste des décorations conférées :

L'honorable Charles Hardinge, ministre plénipotentiaire, et le major général sir Stanley Clarke, maître de la cour en fonction, sont nommés grands-officiers.

Sir Francis Laking, le médecin bien connu d'Edouard VII, et le contre-amiral, l'honorable H. Lambton, écuyer du roi, sont nommés commandeurs.

Le capitaine de vaisseau, l'honorable Fortescue, écuyer du roi, est nommé officier.

Le capitaine Personby, secrétaire particulier du roi, et M. de Martino, le peintre qui a accompagné Edouard VII dans son voyage à bord du yacht *Victoria-and-Albert*, sont nommés chevaliers.

Décorés par le Roi

Le major-général Stanley Clarke a reçu cet après-midi, les préfets de la Seine et de police, et M. Deville, président du Conseil municipal, auxquels il a remis les insignes de la grand-croix de l'Ordre de Victoria, qui leur a été conféré par le roi.

M. de Selves, préfet de la Seine, a, en outre, reçu de la part du roi cent livres sterling pour les pauvres de Paris.

Edouard VII et le général de Négrier

L'*Echo de Paris dit* que, pendant le dernier entr'acte à l'Opéra, le roi apercevant le général de Négrier, le fit venir dans sa loge et lui déclara qu'il était charmé de lui serrer la main et s'entretint très cordialement avec lui des choses de l'armée.

Le départ du roi

Rappelons que le départ d'Edouard VII a été retardé sur le désir du souverain, de trois heures. Il aura lieu lundi matin, à onze heures et demie, par la gare des Invalides.

M. Loubet ira prendre le roi à l'ambassade et l'accompagnera, avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, jusqu'à la gare de départ.

A CHERBOURG

Cherbourg, 3 mai. — Le yacht royal *Victoria-and-Albert* est arrivé hier soir ; une dépêche de Portsmouth annonce que l'escorte navale qui viendra prendre le roi dans notre port arrivera demain matin. Elle comprend les deux croiseurs-cuirassés *Sutley* et *Drake* et les croiseurs-protégés *Doris*, *Venus* et *Minerva*.

Sauf ces derniers croiseurs, qui datent de 1895, les deux croiseurs-cuirassés et le yacht royal sont munis de chaudières Belleville qui, ensemble, ont une puissance de 62.000 chevaux.

L'opinion anglaise

Londres, 3 mai. — Au banquet anniversaire de la Royal Academy, qui a eu lieu hier soir, le prince de Galles a dit, en réponse aux toasts de la famille royale :

« Les incidents émouvants du voyage du roi ont été suivis avec un vif intérêt dans le pays, et tous les sujets du roi apprécient de tout cœur la très cordiale réception dont il a été l'objet dans les capitales de Portugal, de l'Italie et de la France. » (Vifs applaudissements.

L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE AU VATICAN

Rome, 3 mai. — Ce matin, à dix heures, l'empereur, accompagné des princes impériaux, et d'une nombreuse suite, s'est rendu au Palais Caffarelli, siège de l'ambassade d'Allemagne au Quirinal, afin d'assister au service religieux. Sur tout le parcours, l'empereur a été très vivement acclamé.

A midi, a eu lieu le déjeuner à la Légation de Prusse près le Saint-Siège. L'empereur avait à sa droite le cardinal Rampolla, et, à sa gauche, le cardinal Agliardi. Le baron de Rotenhan, ministre de Prusse, faisait face au Souverain allemand ; il avait, à sa droite, le *Kronprinz* et le cardinal Gotti, et, à sa gauche, le prince Eitel, et le majordome du Pape, Mgr Gagiano de Avescdo. Assistaient également au déjeuner le maréchal de Waldersée, le comte d'Eulenbourg, le maître de chambre du Pape, Mgr Bisleti, NN. SS. Gasparri et Donnetel, le prince Odescalchi, etc.

Rome, 3 mai. — A 2 heures 40, le baron de Rotenhan quitte la légation se rendant au Vatican pour y précéder l'empereur ; une foule énorme se presse sur le parcours, pour assister au passage du cortège.

Le cortège

A 2 heures 50, l'empereur et sa suite sortent à leur tour ; le cortège se forme ; on sait la pompe que Guillaume II a tenu à déployer pour rehausser l'éclat de cette démonstration. Depuis mercredi, la Légation avait reçu, de Berlin, par un train qui ne comprenait pas moins de neuf wagons, le personnel, les chevaux et les voitures destinés à la visite au Pape. Dès hier, on pouvait voir, dans les rues de Rome, les carrosses et les chevaux venus de Berlin, qui faisaient leur répétition pour le trajet de la Légation au Vatican. Ils y sont même entrés pour s'arrêter devant le grand escalier conduisant aux appartements du Pape.

Aujourd'hui, le cortège est ainsi formé : un peloton de huit carabiniers italiens à cheval, deux piqueurs allemands en costumes de grand gala, la daumont impériale attelée de quatre chevaux et portant l'empereur et le Kronprinz en grand uniforme ; la voiture est escortée de trois lieutenants de cuirassiers de la garde du corps allemands.

A une des portières de la voiture, chevauche le prince Eitel ; deux écuyers à cheval suivent, ainsi qu'un autre peloton de carabiniers à cheval ; puis viennent douze autres voitures contenant les personnages de la suite. Le 31e d'infanterie, avec drapeau et musique, forme la haie ; au départ les troupes présentent les armes ; la musique joue l'hymne allemand ; la foule pousse des acclamations frénétiques.

On rapproche cette visite de celle d'Edouard VII, qui s'est rendu au Vatican en coupé fermé, attelé de deux chevaux.

Sur le parcours

Tout le long du parcours de la Légation de Prusse au Vatican, les troupes de la garnison sont rangées sur un côté de la rue ; elles sont sous les ordres du lieutenant-général Mazza, assisté de trois autres généraux.

Au passage de l'empereur, les musiques jouent l'hymne allemand, les soldats présentent les armes, les rues et les fenêtres regorgent de monde. Place Santa-Marta, huit cents pèlerins de Cologne, avec un drapeau et des cocardes aux couleurs allemandes, saluent l'empereur et lui font une ovation.

L'entrée au Vatican

Le cortège impérial fait son entrée au Vatican à 3 heures 15, par la porte Zecca, où les carabiniers italiens s'arrêtent immédiatement. Aussitôt, le cortège entre ; les pèlerins abandonnent la place et vont chanter un *Te Deum* à l'église Sainte-Marthe.

Le duc de Mecklembourg, suivi de deux voitures, est entré au Vatican, quelques instants plus tôt, pour assister à l'arrivée de Guillaume II.

Lorsque l'empereur arrive à la cour San Damaso, une compagnie de la garde palatine, avec drapeau et tambours, rend les honneurs ; les camériers, les personnes de la suite de Guillaume II, les princes et le majordome s'avancent et saluent l'empereur à sa descente de voiture.

A son arrivée au premier étage, le souverain allemand reçoit les hommages de plusieurs personnages pontificaux, parmi lesquels le comte Pecci, neveu du Pape, commandant de la garde palatine.

Le cortège, précédé de cinq palefreniers et de quatre russolanti, se dirige vers les appartements du Pape. L'empereur a à sa droite le majordome, et à sa gauche la marquise Sanchetti.

A son passage dans la première salle, un détachement de gardes suisses lui rend les honneurs ; dans la deuxième salle, et dans la salle des Gobelins, les honneurs lui sont également rendus par des détachements de gendarmes de la garde palatine, et des gardes nobles. Le duc de Mecklembourg et sa suite assistent au passage du cortège.

L'entrevue de l'Empereur et du Pape

Après avoir reçu enfin les hommages des évêques allemands de Fribourg, Fulda, Limbourg, Mayence, et Rottembourg, actuellement présents à Rome, le souverain est reçu par le Pape dans le cabinet duquel

---

FEUILLETON DU 4 MAI 1903 N° 44

DÉCAPITÉE

PAR FORTUNE DU BOISGOBEY

VIII

— Ni moi non plus, grommela Dangalas.

« J'ai remarqué encore que par moments les boiseries de la chambre craquent, comme si le vent ébranlait la maison.

» Je me rappelle que grand-père, quand j'étais toute petite, m'a fait monter avec lui dans un phare sur la côte, près de Brest, et que tout en haut j'ai eu mal au cœur ; il me semblait que le phare se balançait... »

— C'est vrai... je m'en souviens, murmura le père Cordouan ; c'était le phare de la pointe Saint-Mathieu, près du Conquet : il ventait, ce jour-là, à décorner des bœufs.

— Bon ! mais je ne connais point de phare sur sur les bords de la Seine, dit Dangalas. Il y a bien près du Trocadéro une espèce de belvédère avec une lanterne qu'on allume de temps en temps. Les ingénieurs des ponts et chaussées y essayent des appareils éclairants. Ils n'ont pas enlevé votre fille, les ingénieurs... et je ne suppose pas qu'on l'ait logée dans la tour Eiffel. Il nous faudrait d'autres renseignements, et j'arrive au bout de la lettre. Il n'y a plus qu'un feuillet, et elle y a laissé des blancs.

Enfin, voyons le reste !

» J'ai cessé d'écrire parce que je n'avais plus d'espoir. J'en ai un peu maintenant et je reprends mon crayon. Le petit nègre est venu. Je lui ai dit que je manquais d'air et que si on ne m'en donnait pas j'allais tomber malade. Il m'a promis qu'il reviendrait ouvrir un de ces vasistas dépolis qui ferment les deux trous percés dans la cloison, et qu'il ne le refermerait qu'au bout de deux heures. Il prétend que ça suffira pour renouveler l'air.

» J'ai compris qu'il voulait attendre la nuit pour que je ne puisse rien voir par l'ouverture. Ça m'est égal. J'en profiterai tout de même. J'ai par bonheur une enveloppe où j'ai écrit l'adresse de grand-père. Je la porte toujours sur moi pour qu'on sache où il faudrait aller s'il m'arrivait un accident. Je l'avais fermée et j'y avais mis des cheveux de ma mère. Je vais la rouvrir, j'y mettrai ces feuilles à la place des cheveux, je la cachetterai comme je pourrai et je l'affranchirai. J'ai des timbres-poste dans mon portemonnaie... j'y ai aussi des sous... je l'attacherai solidement à l'enveloppe avec un lacet de mes bottines... sans ça, la lettre s'envolerait... Ce soir, quand je serai seule et que le nègre aura débouché le trou rond, je jetterai le paquet aussi loin que je pourrai. Il tombera peut-être dans une rue et il sera peut-être ramassé par un passant qui gardera le portemonnaie et qui aura la charité de mettre la lettre à la poste. Si grand-père la reçoit, je me recommande à lui... C'est tout... je n'ai plus d'autre espoir... A la grâce de Dieu ! »

— C'est signé : « Augustine Bernier », dit Dangalas avec une émotion qu'il ne cherchait plus à contenir.

— Et maintenant, demanda le père Cordouan, qu'allons-nous faire ?

— La chercher, parbleu !

— Où, mon Dieu ?

— Je n'en sais rien encore, mais nous la trouverons. Laissez-moi seulement réfléchir aux indications de la lettre.

— Les indications ! répéta tristement le vieux marin ; elles sont bien vagues. Vous aurez beau y réfléchir, ça ne nous avancera guère.

— Qu'est-ce que vous me dites là ! s'écria Dangalas. Vous n'allez pas, j'espère, jeter le manche après la cognée ? Nous avons cette chance inespérée que la lettre de votre fille a été trouvée par un brave homme qui l'a jetée à la boîte... Vous ne lui en voulez pas, je suppose, d'avoir gardé le porte-monnaie ?

— Non... et pourtant, s'il l'avait rapporté, je lui aurais donné dix fois l'argent qu'il y avait dedans, car il nous aurait dit dans quel endroit il l'a ramassé.

— C'est vrai... mais tâchons de nous passer de lui. J'ai deviné comment la lettre avait été écrite et pourquoi elle était tâchée de boue... J'ai deviné ça avant de l'avoir lue... Maintenant que je la sais par cœur, je devinerai bien le reste. Nous allons la reprendre phrase par phrase et chercher ensemble quelle conclusion il y a à tirer de chacune.

Voyons ! nous avons d'abord un point de départ bien établi, et rien qu'avec ça nous tenons le Borodino. La justice marchera, si nous voulons, et nous pouvons même nous passer d'elle. Il est clair que ce chenapan a fait enlever Augustine par ses larbins, qui ont tous des têtes de bandits. Il est clair aussi qu'il ne l'a pas enlevée pour la tuer, puisqu'elle vit encore. Où l'a-t-il cachée ? Pas dans sa maison, puisqu'on a traîné l'enfant à travers le jardin dans un souterrain qui aboutit en dehors de ce jardin et pas très loin, car le voyage n'a duré qu'un quart d'heure ou une demi-heure. Votre fille ne précise pas, mais on comprend très bien, à la façon dont elle en parle, qu'elle n'a pas mis plus de temps. Donc, il faut chercher tout près de la rue Berton la grille qu'elle a passée avant qu'on l'enfermât définitivement. Elle dit, vous vous le rappelez, qu'elle a entendu grincer une grille.

— Oui... et après, on l'a portée à bras. Pourquoi ?

— Peut-être parce qu'il y avait une rue à traverser. Ils craignaient qu'elle ne tombât en marchant et qu'en tombant elle ne les retardât. Laissons ça et parons de ce qui a suivi. Au moment où on l'enlevait, elle a perdu connaissance et elle n'est revenue à elle que dans cette chambre sans fenêtres.

— Probablement très loin de la rue Berton.

— Vous oubliez que votre fille dit qu'elle entend passer les tramways.

— Mais, non... elle dit seulement qu'elle entend sonner de la trompe.

— Eh bien, oui... le cornet du tramway ; cette trompe ne peut pas être autre chose. Quant aux coups de sifflet...

— C'est comme ça que le forban appelle ses domestiques, vous le savez aussi bien que moi.

— Oui, mais il siffle un coup sec, et votre fille parle de sifflements prolongés. Je croirais plutôt que ces bruits-là viennent d'une locomotive. Le chemin de fer de ceinture traverse Passy ; il y passe aussi des tramways, et il n'y manque pas de maisons où l'on entend tantôt les trains, tantôt les tramways.

— Plus il y en a, de ces maisons-là, et plus il est difficile de trouver celle que nous cherchons.

— Aussi ne commencerons-nous pas par chercher au hasard. Nous allons d'abord reconnaître les abords de la propriété où le coup s'est fait. Je me charge même d'y entrer, avec ou sans la permission de Borodino. Et d'ailleurs, quand je serai seulement devant le mur qui borde le quai, il me viendra des idées.

Cordouan secoua la tête. Il ne paraissait pas convaincu.

— Aimez-vous mieux vous adresser à la police ?... Ça ne vous a pas réussi, la première fois, mais à présent, nous avons la lettre. Essayons si vous voulez. Le diable, c'est que policiers et magistrats ne sont jamais pressés d'entrer en besogne. Avant qu'ils fassent une descente rue Berton, ce grodin de Borodino aura tout le temps de filer. Et s'il décampe, j'ai bien peur qu'il ne laisse pas votre fille à Paris. Il sait que nous la cherchons, et il s'arrangera pour que nous ne la trouvions pas.

— Il la tuerait, le misérable !

— Je crois qu'il préférerait l'emmener ; mais s'il ne le peut pas, il est capable de tout, et pour le mettre hors d'état de nuire, nous n'avons pas une minute à perdre, d'autant que le nègre a dit à votre fille qu'elle était là pour quelques jours seulement ; et elle a fermé sa lettre hier, peut-être même avant-hier. Qui sait ce qui est arrivé depuis ?

— Je suis prêt. Allons !

— Alors, vous vous rallies à mon avis : voir par nous-mêmes d'abord, et si nous ne découvrons rien qui puisse nous mettre sur la trace de Mlle Augustin, mettre en branle la justice, la police et tout le tremblement ?

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Merci, beau-père ! dit gaiement Dangalas, qui tenait à parachever la conquête de l'aïeul.

Il venait d'appeler Augustine « mademoiselle » gros comme le bras, et le nouveau langage de l'astucieux rapin alla droit au cœur de Pierre Cordouan, qui répondit aussitôt :

— J'aime à croire que vous ne vous moquez pas de moi, et je vous jure que si vous me rendez ma fille, je ne l'empêcherai pas de vous épouser.

— C'est tout ce que je vous demande. Topez là !

La large main du vieux marin s'abattit sur la main tendue de Tire-Lire — une main d'artiste longue et fine — et la serra à lui broyer les doigts.

Était-il sincère, ce rapin sujet à caution ? Oui, dans le moment où il parlait, et il ne s'engageait pas beaucoup, car le sauvetage d'Augustine n'était rien moins qu'assuré.

— Voici votre lettre ; empochez-la, et en route ! reprit-il brusquement. Tout est réglé ici. Mais vous payerez le fiacre ; je n'ai plus le sou.